

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43,
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers

dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue J.-J. Rousseau, 3, et chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10.
A Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours.
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

Pour l'étranger les frais de poste en sus.

Monaco, le 22 Septembre 1867.

NOUVELLES LOCALES.

Nous apprenons de Stuttgart que la santé de S. A. la Princesse Eugénie d'Urach-Wurtemberg donne de sérieuses inquiétudes. On sait que la Princesse Eugénie, fille du premier mariage du Duc Guillaume avec la Princesse de Leuchtenberg est belle-fille de la Princesse Florestine.

Nous avons visité, cette semaine, les importants travaux que la Compagnie du chemin de fer fait exécuter au bas du plateau de Monte Carlo, au bord de la mer.

En cet endroit s'ouvre une vaste tranchée, dite tranchée du Casino, qui ne cube pas moins de vingt-trois mille mètres. Il reste encore à enlever un quinzième des déblais avant qu'elle soit complètement terminée.

Non loin de cette tranchée, à une cinquantaine de mètres de distance, s'élèvera la gare de Monte Carlo. Cette station sera reliée à la place du Casino par une large et belle avenue qui est à peu près terminée.

Aux abords de l'emplacement où doit s'élever la gare, on aperçoit le mur dit du *Portier*, un massif de maçonnerie qui soutient un énorme remblai et le protège contre les colères de la mer. A la suite de ce mur, un ouvrage d'art remarquable est en pleine voie de construction. Nous voulons parler du pont-viaduc du *Portier*.

Il semblerait, au premier coup d'œil, que l'on eût dû, sur ce point où le panorama est réellement splendide, faire un pont hardi à la manière des Romains, un viaduc à une seule arche. On est revenu aujourd'hui de ces témérités qui, avec l'ébranlement considérable produit par le passage des trains, peuvent amener des catastrophes épouvantables ; et l'ingénieur en chef de la Compagnie, fort bien inspiré, a sacrifié la perspective à des qualités beaucoup plus utiles. Ce pont se compose de trois arches ayant chacune douze mètres d'ouverture. Une de ces arches donne passage au bras de mer qui forme la jolie crique du *Portier* dont on a donné le nom à tous les ouvrages d'art environnants. Sous une autre arche passe le chemin des Moulins.

La hauteur du pied des piles aux rails du chemin

de fer sera de dix-neuf mètres. Un couronnement en pierres froides et un garde de corps en fer de chaque côté de la voie domineront ce bel ouvrage.

Ces travaux sont menés avec la plus grande activité. Les cintres des arches ont été posés cette semaine et actuellement on travaille sans relâche à la construction des voûtes.

Lundi dernier, M. Nave, entrepreneur du 4^{me} lot du chemin de fer en construction sur le territoire de la Principauté, a fait commencer les fouilles des fondations du pont-viaduc qui doit franchir le ravin de Sainte-Dévote.

Ce pittoresque vallon, que Méry a si bien décrit, sera métamorphosé. Nous ne nous en plaignons pas cependant, car le pont qu'on va construire en cet endroit, sera, nous assure-t-on, une merveille d'élégance et de hardiesse.

Les travaux de toute sorte ont acquis ici un développement immense.

Il ne s'agit pas, bien entendu, d'agriculture. Chacun sait que la richesse et la fécondité du sol de la Principauté sont proverbiales. Tout y germe, tout y croît, tout y fleurit, tout y mûrit presque sans culture ; c'est affaire au soleil ; le paysan ne se baisse vers la terre que pour en recueillir les fruits. Mais il est d'autres œuvres que celle de l'agriculteur, et, là où il n'est pas besoin de planter des arbres, il peut être utile de bâtir des maisons.

Les travaux publics sont, à cette heure, les plus importants à Monaco. La maçonnerie, la menuiserie, la serrurerie, la charpente, toutes les professions qui touchent à l'industrie du bâtiment ont à peine assez de bras pour suffire à tout. La ville et la campagne ressemblent à un immense chantier. Partout l'activité règne, et les routes comme les maisons sont conquises à coups de mines sur le rocher. Il semble en vérité que nous assistions à la réalisation du psaume biblique : mues par les explosions de la poudre, les montagnes bondissent comme les béliers et les collines comme les agneaux.

En trois ou quatre ans, on a bâti une ville nouvelle !

Certes, la place du Casino est magnifique. Elle est grande, régulière, bien encadrée de beaux bâtiments et de ravissants jardins. Au centre de la place, dans un bassin entouré d'une ceinture de fleurs, des jets d'eau lancent leurs gerbes qui étincellent au soleil

et retombent en pluie diamantée. De là, l'œil découvre à travers les feuillages, sur toute l'étendue du plateau de Monte Carlo et sur le versant de la montagne, de jolies villas à demi cachées sous la verdure des citronniers. On dirait d'une ville qui serait allée se promener à la campagne. Pourtant tout n'est pas fini sur ce plateau de Monte Carlo, et, si le promeneur s'avance sur les terrains cachés derrière le futur café que l'on élève à gauche du Casino, il assiste à un tout autre spectacle.

Là, le sol est littéralement jonché de matériaux, chaux et plâtre, blocs de rochers, éclats de pierre, éclats de bois, poutres, madriers, briques et moellons, sans parler des instruments de travail, tout cela pêle et mêle parmi quelques touffes d'herbe desséchée ou de troncs d'arbres mutilés. De ci, de là, un citronnier, un olivier, respectés par hasard, montrent leurs feuillages poudreux, et végètent tristement au milieu de ce chaos qu'animent les allées et venues d'ouvriers diligents.

On voit qu'on travaille à Monaco ; on y travaille à faire aux touristes des loisirs élégants, car il faut qu'ils trouvent ici le confortable des grandes villes en même temps que les agréments de la campagne.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

Le *Journal de Nice*, du 18 septembre, donne le nom des artistes engagés au Théâtre Italien pour la saison d'hiver 1867-68. On remarque parmi ces noms ceux d'Oliva Pavani, premier ténor et celui d'Antonio Garcia, premier basse. Des renseignements précis permettent au correspondant du *Journal de Nice* de garantir l'authenticité de ces engagements.

La réouverture du Théâtre Italien n'a pas encore d'époque fixée ; celle du Théâtre Français demeure toujours fixée au 5 octobre.

La corvette de la marine royale anglaise le *Kruiser*, commandée par le capitaine Suiger, a mouillé, cette semaine, en rade de Villefranche.

On écrit de Grasse :

Le 16 de ce mois a eu lieu dans notre charmante ville le marché le plus important de la saison. Déjà une grande affluence d'étrangers et de campagnards sont arrivés pour faire des achats de raisins. Malheureusement la récolte ne sera pas fructueuse. Les raisins sont beaux, mais en très petite quantité. Il

y a eu de grandes déceptions. On a peu d'espoir sur la récolte des olives, qui menace de ne pas donner ce qu'elle promettait il y a un mois.

La sécheresse qui règne et les grêlons, qui ont brûlé les arbres dans quelques communes, sont cause de cette perte. D'après nos informations, dans certaines localités le ver commencerait à envahir le fruit. Aussi désirons-nous vivement la pluie, car si le commencement d'octobre offre les mêmes particularités que le mois de septembre, le commerce de notre ville aura beaucoup à en souffrir. Les huiles à fabrique seules pourront donner quelques petits bénéfices.

Par arrêté de M. le Préfet des Bouches-du-Rhône, la Compagnie des chemins de fer de Paris à la Méditerranée est autorisée à introduire dans son tarif spécial (G. V.) B. n° 40 (*chevaux de Course*) une clause ainsi conçue :

« Quel que soit le nombre de chevaux expédiés, il n'est accordé pour le transport des conducteurs, soit à l'aller, soit au retour, aucune réduction de prix supérieure à celle stipulée pour eux dans le présent tarif. »

On lit dans le *Sémaphore* :

Une dépêche télégraphique de Gallipoli, 15 septembre, affichée à la Bourse, a apporté à Marseille une bien douloureuse nouvelle. Le paquebot à vapeur le *Brésil*, sortant de Rodosto et venant dans notre port avec une cargaison de blé, de laines et d'autres marchandises, a été abordé et coulé à fond par le brick anglais *Dolphin*, capitaine Palmero, en face du phare Kora, au milieu des Dardanelles, dimanche, à trois heures et demie du matin.

Il y avait à bord 44 personnes, parmi lesquelles on ignore encore si des passagers se trouvaient. 13 naufragés ont pu se réfugier à Gallipoli et 12 aux Dardanelles. On est sans nouvelles des 19 autres, ce qui n'implique pas, il faut l'espérer, qu'elles aient toutes trouvé la mort dans cet affreux événement. Plusieurs d'entre elles ont pu, en effet, gagner divers points de la côte privés de communications télégraphiques.

Le paquebot et les marchandises paraissent entièrement perdus. Le *Brésil* était un vapeur de la Compagnie de Navigation Mixte, affrété par les Messageries Impériales pour le service commercial entre Marseille et la Mer Noire.

GERBE PARISIENNE.

La Comédie-Française conservait depuis longtemps dans ses archives, un manuscrit précieux, le registre de Lagrange, un des comédiens de Molière. Ce registre est l'histoire du Théâtre-Français de 1658 à 1686.

Le soigneux Lagrange y inscrivait chaque jour le spectacle du soir, le chiffre de la recette, la part de chacun, et, à leur date, les changements dans la composition de la troupe, les représentations hors du théâtre, chez les princes et chez les grands seigneurs, les différends avec les troupes rivales, tous les événements, enfin, qui étaient de quelque importance pour la compagnie, ou pour quelqu'un de ses membres en particulier; mariages des comédiens et des comédiennes, naissances d'enfants, morts, enterrements, y sont mentionnés avec la plus scrupuleuse exactitude.

La Comédie-Française s'est décidée à faire imprimer ce curieux manuscrit. Dans quelque jours le

volume paraîtra, précédé d'une introduction de M. Edouard Thierry. L'orthographe, la disposition et les signes marginaux du texte écrit, ont été exactement reproduits. Le journal est imprimé avec des caractères fondus tout exprès, sur du papier de Hollande au filigrane de la Comédie.

Puisque nous causons théâtre, lisez cette esquisse de l'auteur contemporain par Jules Claretie.

A de rares exceptions près, — les auteurs dramatiques s'inquiètent peu du temps où ils vivent, et ne sont point là pour régénérer le monde. On les étonnerait beaucoup en leur montrant tout ce que la critique découvre parfois dans leurs œuvres. Ils n'y entendent pas toujours malice. La plupart, en outre, sont forts ignorants de l'état des esprits, et circonscrivent leur horizon aux portants des coulisses. Je ne parle pas des plus petits, mais de beaucoup qui ont le talent et qui ont rencontré la réputation. C'est avec stupéfaction que j'entendais, l'autre jour, l'auteur des *Faux Bonshommes* se vanter de n'avoir pas lu depuis quinze ans un journal fort répandu, et proclamer qu'il s'inquiétait fort peu, lui personnellement, de la politique, des discussions sociales et des billevesées de la philosophie.

Conçoit-on un homme qui prétend peindre son temps et le châtier, et qui ferme sa porte aux bruits du dehors et s'en tient aux menus propos de la chronique et aux nouvelles des cafés littéraires? Aussi que deviennent-ils ces auteurs qui s'inquiètent médiocrement de ce que la foule aime, déteste, espère ou souffre? Il ne faut pas longtemps attendre pour les voir sombrer. Malheur à l'artiste qui s'enferme seul avec son œuvre, et s'en éprend sans la vivifier par la pensée ambiante. L'œuvre d'art est comme une terre que la main de l'artiste doit pétrir, mais que le grand soleil et le souffle de tous doit réchauffer et animer.

Je n'ai presque jamais discuté avec un de nos dramaturges en renom sans en rapporter une impression assez douloureuse. Leur idéal, leur façon de juger leur art se réduit à ceci :

— La pièce fait trois mille, ou trois mille cinq.

Pas un mot de plus. Ce que la pièce dit ou prouve n'entre jamais en ligne de compte. Que si même vous essayez de leur prouver qu'il ne serait pas trop mal peut-être qu'il y eût une idée sous l'action dramatique, ils vous rient au nez et vous répondent que vous n'entendez rien au théâtre. La plupart des auteurs ne lisent pas, ne lisent rien en dehors des feuilletons du lundi, ne savent guère, font caste à part dans les lettres et sont étrangers à ce qui est la vie, l'espoir ou la douleur de la nation.

Je me rappelle que, causant un soir avec Lambert Thiboust, qui était bien d'ailleurs le plus aimable des causeurs, la question du drame historique, vint sur le tapis, et l'on exposa ses idées. Lambert Thiboust voulait faire des drames historiques. Il était épris des grands drames, si vaillamment découpés, de Dumas père, des scènes à larges coups de pinceaux de la *Reine Margot*, du *Chevalier de Maison-Rouge*. « J'ai bien envie, disait-il, de m'essayer dans ce genre-là! » Mais de la façon dont il parlait, il était facile de voir que pour lui, comme pour tant d'autres, les romans de Dumas constituaient tout le fond de l'histoire, que Catherine de Médicis était M^{me} Pierson et pas une autre, et que si Ravailac devait trouver maintenant la poitrine de Henri IV, il lui faudrait percer le pourpoint de Mélingue.

Encore Lambert Thiboust se sauvait-il par une verve sympathique et vaillante et par une science profonde de la vie qui suppléait à tout et lui faisait tout pardonner. Mais d'autres ignorent et se bouchent les oreilles; ils font plus, ils dédaignent. Il n'est pas un auteur dramatique — faisons bonne mesure et exceptons-en dix — qui par exemple ne méprise cordialement la critique et ne se figure que sans lui les feuilletonnistes mourraient de faim. « A quoi sert, dira-t-il, le feuilleton et quel métier font tous ces gens qui, sans nous, n'auraient pas l'occasion de verser leur encre? » Sans vous! Lisez la liste des pièces jouées,

tombées, acclamées, célébrées, oubliées, depuis trente ans bientôt, et soyez franc. De cette hécatombe de pièces, de cet amas de vaudevilles, de ce tas de comédies, de drames et de mélodrames, que reste-t-il? Un feuilleton de Jules Janin, une page de Théophile Gautier, rien de plus.

Les conférences se multiplient à l'Exposition et on est en train de disposer plusieurs endroits qui seront mis à la disposition de nouveaux orateurs.

M. F. de Lesseps, qui, dans ses conférences sur l'isthme de Suez, donne des explications sur les moyens employés pour mener à fin ce gigantesque travail et raconte, en même temps, l'histoire de cette partie de l'Egypte, continue à avoir le plus grand succès. Hier et avant-hier, le public était si nombreux au pavillon du Canal de Suez, que les derniers arrivants ne trouvaient plus moyen de se placer.

Plusieurs fois, de vifs applaudissements ont interrompu M. de Lesseps, et à la fin de la conférence plusieurs personnages de distinction qui étaient parmi les auditeurs sont venus le féliciter.

VARIÉTÉS.

GÈNES.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Il y a deux voies pour se rendre de Monaco à Gènes: la route de la corniche et la mer.

Il n'est pas inutile de vous expliquer les motifs qui m'avaient décidé à opter pour le pont des bateaux à vapeur. Je connais, pour les avoir beaucoup hantés, les paquebots de la compagnie Fraissinet, de Marseille, aussi bien que ceux de la compagnie Peirano Danovaro, de Gènes.

Le sommeil a pour moi d'ineffables attraits; la promenade sur le pont ne me déplaît pas et j'ai une profonde horreur pour les encaissements méthodiques, même dans le coupé le mieux rembourré d'une diligence. Je parlais de Nice, à sept heures du soir, à bord du paquebot *la Ville de Nice*, capitaine Gustave Fournier. C'était pour moi une vieille connaissance; j'étais familier du bord et camarade du commandant.

Je me promettais de mettre le brave capitaine en demeure de me raconter l'une de ses fredaines, comme il sait les faire et les narrer.

Nous n'étions pas encore en vue de Monaco que la façon de mon brave capitaine se donnait carrière.

En sa compagnie je fumais un excellent londrès qu'il m'avait offert. Il parlait et je faisais concurrence à la cheminée de la locomotive.

Notons, en passant, que le capitaine Fournier, qui s'est toujours dévoué à la camaraderie, a les meilleurs cigares du monde — le brave contrebandier! — et il ne fume jamais.

En suivant sa causerie, j'ai visité, tout émerveillé, les harems de Constantinople, j'ai remarqué la démarche cadencée des Andalouses, compris les rapports intimes qui existent entre la grâce espagnole et la beauté des femmes d'Athènes; il racontait les Géorgiennes, il était savant.

Il était intarissable et trouvait une aventure croustillante à me faire croquer toutes les fois que j'essayais de le consulter sur les dames italiennes et particulièrement sur les Génoises, qui m'intéressaient comme de futures connaissances.

Peine perdue! il rêvait à l'Orient et me promenait, à sa fantaisie, dans les charmes de son passé.

Au troisième cigare, j'étais devenu turc et j'admettais la polygamie.

Je suis de ma nature fort impressionnable.

Je gagnai ma cabine, et des rêves charmants bercèrent mon sommeil.

Si jamais la poésie cherche à désertir votre chevet,

trouvez dans vos relations un capitaine marin, cédez-lui la parole; écoutez religieusement sa voix émue. Les luttes avec la mer l'ont bronzé sur le danger: mais les petits détails, les petites impressions, les doux soubresauts du cœur sont les seuls souvenirs qui le rattachent à la terre: il arrive à être amoureux de l'amour.

A cinq heures du matin, j'étais secoué dans mon cadre par le capitaine Fournier qui, en toute hâte, regagnait son poste de commandant. Nous entrions à toute vapeur dans le port de Gênes.

Je ne me suis jamais, pour mon compte, préoccupé de la couleur locale. Il m'a toujours semblé que les habitants d'un pays organisent à leur image le terrain qu'ils cultivent. Il m'a fallu revenir de cette illusion: mon rêve m'avait transporté en Orient, et, à mon réveil, il me semblait voguer vers Constantinople; les montagnes, les églises, les forts, revêtaient à mes yeux éblouis un aspect oriental.

Il m'est toujours agréable de me rendre compte de ces phénomènes qui absorbent les sens et commandent l'imagination. Les luttes entre mes impressions du moment et mes souvenirs historiques incomplets tiennent évidemment à ce que mes professeurs ne m'ont pas appris. Il en est un que j'accuse entre tous: c'est le peintre Decamps. Il a connu l'Afrique française à Villefranche, à Eza, à Monaco; il l'a représentée d'une façon toute fantaisiste et les visiteurs des expositions artistiques ont poussé des cris d'admiration; il est allé jusqu'à Gênes, et Gênes a miroité sous nos regards ébahis comme la ville des minarets. Si bien que, pour les touristes comme moi, qui voyagent dans les livres, la seule rectification possible à ces erreurs entrées dans l'imagination par le sens de la vue, c'est un voyage à Constantinople. Et le gouvernement est très-capable de ne pas éprouver le besoin de me confier une mission pour ce pays.

Ces réflexions m'assaillaient pendant qu'une barque légère dans son rapide parcours me débarquait au *ponte di legno*, prononcez *pont de bois*.

Ce côté d'incendie probable est, à mon avis, le point de contact et de ressemblance le plus sérieux entre la république génoise et l'ancienne capitale des Paléologues.

Il me semble bon d'oublier mes notions géographiques empruntées à la peinture contemporaine pour me confier à la littérature.

Si vous voulez un guide sûr, sérieux, éprouvé, ne bronchant pas dans les détails, ne se perdant pas dans les abstractions, lisez Alphonse Karr, relisez-le encore. Dans les *Promenades hors de mon jardin*, il a si bien expliqué Gênes et les Génois qu'il est inutile de chercher à compléter ses investigations.

Il n'entre pas dans ma pensée de dessiner Gênes: en descendant à l'*Hôtel de France*, à deux pas de la place Banchi, je m'aventurai dans les rues avoisinantes et je remarquai une foule de Madones, quelques-unes d'une peinture digne des musées italiens. Une lampe sans cesse allumée jette pendant le jour sa lueur pâle sur la *Vierge au bambin* et semble témoigner de la piété des habitants du pays.

A une époque voisine du Moyen Age, les rues de Gênes facilitaient l'assassinat, et les efforts de l'édilité échouaient contre l'envahissement de ces meurtres chaque nuit renaissants. Un prédicateur de l'endroit, Savonarole gouvernemental, tenait dans ses mains monacales les cœurs et les intelligences de la population génoise. Le Conseil de la République invoqua ses lumières.

Le moine fit mieux, il éclaira la ville. Il engagea ses concitoyens, ses ouailles, ses auditeurs à mettre leur existence sous la protection de la Vierge; il les exhorta à placer son image à tous les angles des rues et à faire brûler en l'honneur de la mère du Christ une lampe sans cesse entretenue par leurs soins pieux.

Les Madones furent partout installées, les lampes jetèrent la clarté dans les ténèbres homicides et la République Génoise fut sauvée par la protection de Marie, *Stella maris et terræ*.

Malgré ses luttes avec Rome, malgré l'affaiblissement des sentiments catholiques, Gênes est restée fidèle au culte de sa radieuse libératrice. La plupart des rues de Gênes sont inondées de la lumière du gaz, les magasins d'orfèvrerie jettent leurs rayons étincelants, et cependant la lampe d'argent fournit, en face de la Madone, sa lueur vacillante.

Il n'y a pas d'exemple que jamais une main criminelle ait osé s'étendre sur les *ex-voto* qui décorent la statue de Marie. Et — fait à noter — si le vol est florissant à Gênes, l'assassinat y est extrêmement rare. Cette abstention d'homicide est due, je le veux bien, à la surveillance de l'édilité, mais je ne refuse pas de croire que les lanternes de la Madone y soient pour quelque chose.

Il est difficile de parcourir les rues de Gênes sans rencontrer deux, trois, quatre ou dix agents urbains, coiffés d'un chapeau ciré de haute forme, avec une longue redingote impériale exactement boutonnée et promenant d'une façon méthodique une canne qui a beaucoup de ressemblance avec le bâton des suisses de nos cathédrales.

Cette arme, gênante pour la marche, peut, dans les moments difficiles, devenir un aide plus vigoureux que la baguette d'ivoire des policemen anglais.

Notez que cette arme, confiée à la police urbaine par la municipalité, n'est pas toujours inutile.

Gênes, comparée à nos villes françaises, ressemble surtout à Marseille. Ses marins, ses portefaix, ses capitaines au cabotage ressemblent aux habitants de la ville phocéenne. Une distinction pourtant: le Marseillais est hâbleur, blagueur, bavard, mais il est essentiellement *bon enfant*. Ne froissez pas ses intérêts, ne nuisez pas à sa faconde, il est tout disposé à vous être utile; le Génois n'admet d'autres relations que celles que crée le commerce. Après vous avoir accueilli dans son magasin, dans sa boutique, dans son bureau, fustiez-vous chargé de lettres de recommandation, vous devez pour lui un étranger si vous ne parlez pas sa langue. Et je vous défie d'apprendre cet idiôme si vous ne l'avez pas sucé avec le lait d'une nourrice génoise.

A l'heure de la Bourse, à l'heure du spectacle, Gênes est une ville vivante, animée, fiévreuse, bruyante. En dehors de ces moments où le travail de l'argent ou la soif de l'harmonie met en rapport les habitants et les étrangers, Gênes est une ville morte.

Les dames, drapées dans leurs longs voiles blancs, parcourent les rues d'un pas calme, fortement assises sur des hanches qui rappellent l'Espagne; elles donnent au passant, qui frôle leur robe, un coup d'œil rapide, presque dédaigneux, entrent dans un magasin, marchent sérieusement une bagatelle qu'elles n'achètent pas, gagnent la rue en saluant le commis d'un pâle sourire et reviennent au logis fatiguées de n'avoir rien fait.

Si Gênes a dans ses veines du sang arabe, les dames du pays savent protester d'une façon hautaine contre l'esclavage de l'Orient. Elles sont paresseuses à faire envie à nos parisiennes les plus huppées. Le mari est à la Bourse; à lui les soins du ménage.

Lorsque Dieu chassa l'homme du Paradis terrestre, il lui dit: « Tu gagneras ta vie à la sueur de ton front. » La femme fut soumise à un autre châtement. Eh bien! à Gênes, elle accepte sa part de l'expiation divine et refuse d'empiéter sur les droits du mari.

Je n'ai que le temps d'esquisser un coin des mœurs du pays; par le prochain courrier je vous parlerai de la ville.

L. DE MARIGNY.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 14 au 20 Septembre 1867.

MENTON. b. *Caroubier*, français, c. Laurenti, fûts v.
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, sable

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, m. d.
GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, sable
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, sur lest
FINALE. b. *Conception*, italien, c. Saccone, m. d.
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, sur lest
CASSIS. b. *Providence*, id. c. Durand, chaux
GOLFE JUAN. b. *Assomption*, id. c. Barralis L. sable
ID. b. *St-Jean*, id. c. Barralis J. id.
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, m. d.
ANTIBES. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, terraille
CETTE. goélette, *Eleire*, id. c. Palmaro, vin
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, m. d.
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, sable
ID. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.
ID. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
MENTON. b. *Vierge des anges*, id. c. Palmaro, fûts v.
ID. b. *St-Louis*, id. c. Luppi, id.
NICE. b. *Marie*, id. c. Constantin, m. d.
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, m. d.
ID. id. id. id. id.
GOLFE JUAN. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, sable

Départs du 14 au 20 Septembre 1867.

GOLFE JUAN. b. *Elan*, français, c. Ricord, sur lest
ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
ID. b. *Trois amis*, id. c. Castillon, id.
ID. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, id.
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
ST-TROPEZ. b. *Caroubier*, id. c. Laurent, fûts vides
GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, sur lest
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
ID. id. id. id. id.
GOLFE JUAN. b. *Assomption*, id. c. Barralis L. id.
ID. b. *St-Jean*, id. c. Barralis J. id.
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
ANTIBES. b. *St-François*, id. c. Anfonsi, id.
CASSIS. b. *Providence*, id. c. Durand, id.
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
GOLFE JUAN. b. *Résurrection*, id. c. Ciaïs, id.
ID. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, id.
ID. b. *St-Michel*, id. c. Isoard, id.
ST-TROPEZ. b. *Vierge des Anges*, id. c. Palmaro, fûts v.
ID. b. *St-Louis*, id. c. Luppi, id.
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, sur lest
ID. b. *Marie*, id. c. Constantin, id.
ID. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, id.
GOLFE JUAN. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, id.

CASINO DE MONACO

Aujourd'hui 22 Septembre 1867

CONCERT

Sous la Direction de M. EUSÈBE LUCAS

2 HEURES DE L'APRÈS-MIDI.

<i>Favorit-marsch</i>	HAM.
Ouverture de <i>Fra-Diavolo</i>	AUBER.
Entr'acte de <i>Phlémon et Baucis</i>	GOUNOD.
<i>Rosa</i> , Polka-mazurka	ONSI.
Ouverture de <i>Raymond</i>	A. THOMAS.
<i>Nuits d'Italie</i>	BORGHINI.
Valse (<i>Viener-Kinder</i>)	STRAUSS de Vienne.
<i>Tourbillon-galop</i>	LANNER.

8 HEURES DU SOIR.

Marche du <i>Prophète</i>	MEYERBEER.
Ouverture de <i>Freyschutz</i>	C. M. DE WEBER.
Fragment du <i>Ballet de Robert-le-Diable</i>	MEYERBEER.
Polka	BILSE.
Ouverture des <i>Diamants de la Couronne</i>	AUBER.
Scène et final (2 ^e acte) de <i>Poliuto</i>	DONIZETTI.
Valse (<i>Accelerationen</i>)	
Final (<i>Champagne-galop</i>)	ALBRECHT.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

CAFÉ DE LA VILLE

(Promenade Saint-Martin)

Bonnes consommations, Salons particuliers, Billard.

CAFÉ RESTAURANT DE STRASBOURG

TABLE D'HÔTE ET CHAMBRES MEUBLÉES.

BIÈRE SUPÉRIEURE EN GROS ET EN DÉTAIL

Cervelas, Choucroûte et Pâté de foie d'oie de Strasbourg.

JAMBOIS,

Route de Menton, en face le Casino.

PORTRAITS & PAYSAGES VUES DU PAYS

chez M^{me} FONTAINE, Photographe à Monaco.

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.

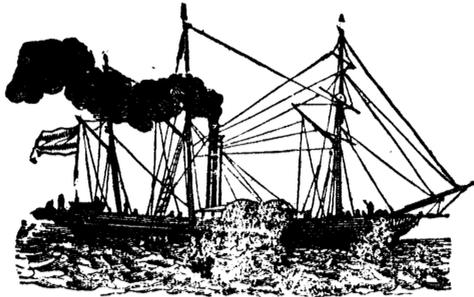
La Sténographie

Par CH. TONDEUR. — Prix : 1 Franc.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Croveto, place du Casino.

CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir.
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

FLEURS DE MONACO

GRANDE VALSE DE CONCERT

PAR EUSÈBE LUCAS

chef d'Orchestre du Casino des Bains de mer de Monaco.

PRIX : 6 FRANCS.

PARIS : { Au Minestrel, 2 bis, rue Vivienne ;
Beugel et Comp., Éditeurs-Libraires.

A Monaco au Vestiaire du Casino et chez l'auteur.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeûners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS D'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.

Compagnie des Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée.

SECTION DE NICE A LA FRONTIÈRE D'ITALIE
traversant le Territoire de la Principauté de Monaco

PURGE D'HYPOTHÈQUES.

PUBLICATION faite en exécution des Articles 19 et 24 de l'Ordonnance du 22 mai 1858, sur l'Expropriation pour cause d'utilité publique dans la Principauté de Monaco.

Par jugements rendus par le Tribunal Supérieur de la Principauté, aux dates ci-après indiquées, la Compagnie des Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée, subrogée aux droits de l'Etat a acquis de divers propriétaires portés au tableau ci-dessous, les terrains nécessaires à l'établissement du Chemin de Fer dans la traversée de la Principauté de Monaco.

NUMÉROS du Plan Parcellaire.	INDICATIONS CADASTRALES.		NOMS ET PRÉNOMS DES PROPRIÉTAIRES INSCRITS A LA MATRICE DES RÔLES.	NOMS, PRÉNOMS ET DOMICILE DES VENDEURS.	LIEUX DITS.	NATURE DES PROPRIÉTÉS	DATES DES JUGEMENTS.	H.	A.	C.	PRIX DE VENTE.
	Sections	Numéros									
32 33	B	36	Estor Alphonse Mathieu Blaise, Négociant, à Paris.	Numa Sabatier, ingénieur, demeurant à Monaco.	Condamine.	Ruisseau, citronniers, Oliviers, friche.	12 août 1867.	1	11	47	252,000 ..
33	B	36	Estor Alphonse Mathieu Blaise, Négociant, à Paris.	Pierre Paul Siraudin, homme de lettres, demeurant à Paris.	Condamine.	Citronniers, Oliviers.	12 août 1867.		6	40	12,800 ..
43	C	5	Veuve Griois Virginie, à Monaco.	Veuve Griois Virginie née Barry, propriétaire, à Monaco.	Costa.	Oliviers, pâture et rochers.	12 août 1867.		26	05	68,000 ..
65	C	13	Florence Fortuné, époux Ferry Madeleine, à Monaco.	Veuve Florence Madeleine née Ferry, propriétaire à Monaco.	Les Moulins.	Jardin.	12 août 1867.		2	41	8,620 ..
78	D	14	Gonzales Emmanuel (les hoirs) à Paris.	Gonzales Emmanuel, propriétaire, demeurant à Paris.	Les Moulins.	Citronniers.	12 août 1867.		4	07	14,350 ..

Les personnes pouvant avoir sur les immeubles expropriés et désignés au tableau ci-dessus, des privilèges, des hypothèques conventionnelles, judiciaires ou légales antérieures aux dits contrats de vente, sont informées qu'elles pourront les faire inscrire dans les délais prescrits par l'article 20 de l'Ordonnance du vingt-deux mai mil huit cent cinquante huit, sur l'expropriation pour cause d'utilité publique.

Monaco, 21 Septembre 1867.

Pour la Compagnie des Chemins de Fer de Paris à Lyon et à la Méditerranée,

LEYDET, Notaire et Défenseur.

JOURNAL DE MONACO

Administration et Rédaction,
Rue de Lorraine, 43.
à Monaco (Principauté).

POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE.

Tous les ouvrages français et étrangers
dont il est envoyé 2 exemplaires sont
annoncés dans le journal.

PARAISANT LE DIMANCHE

INSERTIONS :

Annonces 25 Cent. la ligne
Réclames 50 id.

On traite de gré à gré pour les autres insertions

On s'abonne, pour la France, à Paris, à l'Agence Havas, rue L.-J. Rousseau, 2, et chez M. St-Bilaire,
éditeur de musique du Conserv. Imp. et directeur du Comptoir général des compositeurs, rue du f. Poissonnière, 10,
à Nice, LIBRAIRIE VISCONTI, rue du Cours,
à l'AGENCE-DALGOUTTE, rue Paradis, au coin du Jardin Public.

Les abonnements comptent du 1^{er} et du 15 de chaque mois et se paient d'avance

Les lettres et envois non affranchis seront refusés. — Les manuscrits non insérés seront rendus.

ABONNEMENTS :

Un An 12 Francs.
Six Mois 6 id.
Trois Mois 3 id.

POUR L'ÉTRANGER les frais de poste en sus.

Monaco, le 29 Septembre 1867.

NOUVELLES LOCALES.

Dans la nuit de samedi à dimanche dernier, un violent orage s'est abattu sur Monaco, orage qui d'ailleurs a sévi dans le Var et les Alpes-Maritimes. Pendant une heure, les éclairs n'ont pas cessé de briller, le tonnerre de gronder, la pluie de tomber. Il faut entendre le tonnerre dans ce pays, où sa grande voix, au loin répercutée d'écho en écho dans toute la montagne, prolonge ses roulements infinis. Quelles roulades effrayantes !

Nous disions que la pluie a été abondante, mais la sécheresse durait depuis si longtemps que les champs et les jardins ne sont pas encore satisfaits. Heureusement pour nos campagnes altérées, cet orage n'est que le précurseur des abondantes averses qui signalent ici le commencement de l'automne ; une espérance pour ceux qui désirent la pluie, un premier avertissement à ceux qui l'appréhendent.

A ce propos, nous devons le dire, les appréhensions que nous avons manifestées sur la réussite des travaux entrepris dans la tranchée dite de la Douane n'ont aujourd'hui plus de fondement. Le nombre des ouvriers a été doublé, le tunnel est construit avec beaucoup d'activité. Deux arceaux sont à peu près terminés qui déjà peuvent opposer au lent éboulement des terrains une résistance victorieuse. Quelques jours de travail encore, le temps d'élever un nouvel arceau, et le danger n'existera plus. On pourra tranquillement relier entre eux ces tronçons d'un tunnel qui n'aura pas moins de quatre-vingt à cent mètres de longueur. La Compagnie sera maîtresse de la situation ; la montagne n'ira pas se promener sur la voie, et le retard apporté à la mise en circulation de la ligne sera moins considérable qu'on ne l'avait craint tout d'abord, lorsqu'on s'est aperçu de ces éboulements.

Depuis une quinzaine de jours, l'orchestre du Casino a abandonné la terrasse du premier étage pour reprendre sa place ordinaire dans la salle des concerts qui, après sa restauration récente, réunit toutes les conditions voulues d'aération et de sonorité.

Les belles soirées lyriques vont donc recommencer à Monte Carlo.

Il serait oiseux d'insister sur la bonne composition de l'orchestre. Tous les artistes qui en font partie sont d'un talent éprouvé et reconnu.

Déjà les *dilettanti* se donnent rendez-vous au Casino pour y entendre l'exécution des plus belles pages des grands maîtres allemands, italiens et français, ou la musique de danse des meilleurs faiseurs. Le répertoire est aussi complet que varié et il arrive souvent, qu'en écoutant une ravissante polka bien enlevée par l'orchestre, les danseurs se lèvent et font de la salle de concert une salle de bal. Ces danses égalaient les soirées de Monte Carlo. C'est un plaisir qui paraît d'autant meilleur qu'il est toujours imprévu.

CHRONIQUE DU LITTORAL.

La Compagnie des chemins de fer de Paris-Lyon-Méditerranée avait résolu d'avancer de trois heures l'heure du départ du train rapide de Paris à Marseille qui part actuellement de Paris à 7 heures 45 du soir. La chambre de commerce de Marseille, après avoir médité sur cette résolution de la compagnie a décidé que ce changement ne pouvait être favorablement accueilli. En effet, le train rapide porte le courrier du soi ; et il adviendrait trop souvent que l'administration des Postes ne pourrait arriver à temps à la gare, ce qui nuirait fort aux intérêts du commerce de Marseille, Toulon, Nice et des villes intermédiaires.

Cette opinion ayant été portée à la connaissance de la Compagnie, celle-ci a décidé que le départ du train rapide serait seulement avancé d'une demi-heure et partirait de Paris à 7 heures 15 au lieu de 7 heures 45. La Compagnie espérait par cette concession concilier toutes les opinions, cependant nous apprenons, par nos confrères de Marseille, Toulon et Nice, que toute la presse du Midi veut protester contre ces dispositions nouvelles dans la marche du train le plus important pour le commerce du littoral méditerranéen. On croit qu'il résulterait très souvent de ce changement que le courrier de Paris serait exposé à éprouver un retard de 36 heures dans la distribution des lettres et journaux. Il est vrai que le voyageur arriverait à Marseille et à Nice quelques instants plutôt mais cet avantage nous semble médiocre et ne compense nullement les retards, par conséquent les pertes de temps que le commerce aurait à subir.

On lit dans le *Journal de Nice* :

On s'occupe, nous assure-t-on, de l'expropriation des terrains nécessaires au creusement du bassin in-

érieur du port Lympia. A quand le premier coup de pioche ? Voilà ce que nous voudrions connaître.

Lord Brougham est attendu à Cannes vers la fin du mois prochain. L'ex-chancelier de l'échiquier vient d'entrer dans sa 90^{me} année. Malgré ce grand âge, la santé et la gaieté de lord Brougham ne sont point altérées et il compte bien dépasser la centaine.

GERBE PARISIENNE.

Le hasard m'a mis à même de voir, au passage Choiseul, chez M. Prévost, un remarquable portrait en pied de M^{lle} Adéline Patti. L'auteur de cette photographie fort bien réussie, M. Eugène Hallier, a placé au bas de son œuvre, le joli quatrain suivant, qui résume avec justesse les diverses nuances de l'admirable talent de la jeune et célèbre diva, et qui pourrait bien devenir la légende ordinaire de ses portraits :

A sa grâce adorable, à son charmant visage,
A sa divine voix partout l'on rend hommage.
Illustres Malibran, Sontag, Catalani,
On vous voit, tour à tour, revivre dans PATTI !

M. Gustave Bertrand consacre une partie de son feuilleton à la physiologie du rire de Stendahl ; c'est un sujet essentiellement français, essentiellement parisien, voici un fragment de cet article :

Stendahl établit entre le rire français et le rire italien des distinctions qui manquent parfois d'exactitude, en dépit des formes scientifiques que l'auteur affectionne. « La nation française, dit-il, est vive et légère, souverainement vaniteuse, surtout les Gascons et les gens du Midi. » (Toujours ce préjugé qui veut que tous les compatriotes de Richelieu, de Corneille, de Bossuet, de Pascal, et de Montesquieu, de Mirabeau soient essentiellement farceurs. Quant à la vanité, je crois que les Anglais, les Espagnols, les Italiens, les Prussiens n'en sont pas plus dépourvus que nous. — Enfin ! passons.)

« La nation française semble faite exprès pour le rire, au contraire de l'italienne, nation passionnée, toujours transportée de haine et d'amour, et ayant autre chose à faire que de rire. » (J'aurais cru pourtant qu'on savait rire dans la patrie de la *Commedia dell'Arte* et de l'opéra bouffe.)

Ceci a sans doute un peu plus d'à-propos :

« On ritait avec plus de violence en Italie qu'en France. Il y a peut-être, en revanche, cent nuances du rire fréquentes en France et inconnues en Italie... »

Une idée bien contestable de Stendahl, c'est la persuasion où il est que « la Cour est la patrie du rire ». Je ne veux pas affirmer, en modifiant le mot de Beau-

marchais, que la gaité du peuple est la bonne: c'est trop dire et tomber dans l'autre extrême; mais cette gaité là compte aussi et en vaut bien une autre.

Vive le mélodrame ou Margot a pleuré!

Vive aussi la comédie où elle s'est esclaffée de rire! Molière, qui se connaissait en vraie gaité autant et mieux que M. Henry Beyle, soumettait les inspirations de sa verve comique à sa bonne servante Laforêt, avant d'en faire part au grand roi, à la Cour et à la ville. La gaité est de toutes les conditions, comme elle est de tous les temps et de tout les pays.

Il y a toujours eu dans l'esprit de Stendahl cette double affectation d'aristocratie et de machiavélisme qui de jour en jour, je le crains bien pour lui, perdra de son charme. C'est surtout contre la seconde de ces affectations que je veux m'inscrire en faux dans la thèse qui nous occupe en ce moment.

Quelle manie de ne vouloir admettre d'autre cause du rire que la vanité, le plaisir de la moquerie, l'aperception d'une supériorité personnelle! C'est pour faire la contre-partie des moralistes moroses de l'école de La Rochefoucauld, qui cherchent l'égoïsme derrière toute passion et toute action humaine. Ces distillateurs ingénieux du mal moral me font toujours penser à certain médecin appelé en expertise judiciaire, qui se faisait fort de trouver de l'arsenic partout, jusque dans les bâtons de la chaise où siégeait le président des assises.

Eh! oui, sans doute, la malignité est le plus ordinaire mobile de la gaité, comme aussi le ressort le plus commode et le plus actif de ce qu'on appelle proprement « l'esprit ». Trop souvent le rire est perfide et malintentionné; il jouit de l'humiliation d'autrui ou cherche à la redoubler. Je signalerai même, si l'on veut, une sorte de rire qui m'est particulièrement odieux et qui rencontre, à mon avis, trop d'indulgence dans l'opinion publique; c'est le rire de la parodie quand il s'attaque, ainsi qu'il le cherche de préférence, aux grandes et belles choses. S'ingénier à faire ricaner le public en écorchant le *Qu'il mourût!* du vieil Horace, c'est le chatouiller où ses mauvais instincts le démangent. Certaines parodies littéraires me font l'effet d'une pipe accrochée par un gamin à la bouche du Laocoon.

Cela fait rire pourtant: l'homme comme il faut ne peut quelquefois retenir lui-même un hoquet, mais il s'en mord les lèvres et s'en va dégoûté; quant aux badauds, ils sont ravis. Ce rire-là ne vient pas même d'une aperception de la supériorité personnelle du moqueur sur le moqué: au contraire, c'est la conscience de l'infériorité personnelle qui jouit du rabaissement plus ou moins réel de quelque chose ou de quelqu'un qui la dépasse.

Mais autant ce rire est bas et honteux, autant celui qui poursuit les vices et les travers est sain, cordial et légitime. Ici, tout au rebours, c'est une matière vile et mauvaise qui inspire l'œuvre de génie et de talent. Et alors ce n'est plus assez de venir nous expliquer notre rire par un sentiment mesquin de vanité.

Molière, quand il fouaillait les Tartuffes, les Harpagnons ou les petits marquis, croyez-vous qu'il songeât à sa supériorité, et y a-t-il absolument rien autre chose au fond de l'hilarité du public?

Ce rire-là n'est pas seulement moqueur, il plaide, il prouve, il milité pour l'honnêteté ou pour le bon goût, il juge le mal; je ne sais s'il le guérira, mais, en tout cas, il confirme les bonnes habitudes de cœur et d'esprit chez l'auditeur.

Et maintenant, n'y a-t-il pas d'autre rire que celui qui s'attache aux ridicules? Légitime ou absurde, la moquerie en est-elle nécessairement le mobile? Assurément non. Le rire est aussi le signe, l'expression volontaire de la simple joie, de la pure allégresse. Tenez pour certain que les mots « *rire de bon cœur* » ne sont pas une hypocrisie linguistique. Ne cherchez pas dans quel pli d'un « *visage riant* » se cache l'arrière-pensée d'égoïsme.

La gaité de tempérament est tout aussi connue que la gaité caustique. Les plus gais sont tout justement

les plus insoucians, et leur insouciance n'ira pas s'inquiéter de l'humiliation d'autrui. Pareille préoccupation gênerait bien plutôt leur plaisir.

Lors donc que vous verrez une bande de bons vivants, de bons enfants, rire à ventre débouffonné, — quand vous entendrez le rire perlé de Mimi Pinson, à l'heure du bonnet penché sur l'oreille, — le rire franc de Musette, entre deux chansons, — le rire engageant de Galathea fuyant vers les saules, — croyez que la « question de supériorité » ne leur importe guère!

Et le rire cordial qui accueille un ami?... Et le rire mouillé de larmes qui vous est arraché par un bonheur inattendu?... Et la taquinerie sans trêve et sans merci qu'on réserve aux intimes? Et ce beau rire à perdre haleine, qui éclate tout à propos sur les lèvres des jeunes filles, et dont la jeunesse, la fraîcheur du sang, la beauté en fleurs et le bonheur de vivre font tous les frais le plus souvent, sans un alliage de malice?...

Mais surtout connaissez-vous meilleur rire que celui de l'enfant?

La photographie vient de faire un grand progrès si la nouvelle donnée par le *Figaro* est exacte:

La société des sciences industrielles, des arts et des belles-lettres de Paris, vient de donner une récompense bien méritée à une invention récente qui doit être signalée.

Elle a décerné une médaille d'or à l'inventeur d'un perfectionnement très ingénieux de la photographie, et qui en double le mérite en y introduisant un élément infiniment plus artistique qu'une simple réaction chimique.

Cela s'appelle la *photo-couleur*. L'inventeur, M. Emile Robert, est peintre, et il a obtenu des résultats véritablement magnifiques de coloris, de douceur, de transparence et de lumière. C'est l'exactitude de la photographie, complétée par l'éclat de la peinture.

Quand vous passerez rue Grange Batelière, jetez les yeux sur la collection de M. Emile Robert. Il y a là des portraits d'un relief étonnant et d'une finesse de ton inappréciable.

C'est de l'art véritable ou plutôt, pour mieux dire, un procédé économique, relevé par un procédé artistique.

Au reste qu'importe le moyen? Le résultat est excellent.

CHRONIQUE BELGE.

(Correspondance particulière du JOURNAL DE MONACO.)

Bruxelles, le 26 Septembre 1867.

Quand vous publierez cette lettre, les fêtes de septembre auront eu lieu. Comme toujours elles auront fait affluer les habitants de la province, qui profitent de ces fêtes pour venir se divertir dans la capitale.

Nous sommes tentés de demander à tous les auteurs de brochures sur les affaires du Mexique la faveur extrême de laisser en dehors de leurs querelles l'Impératrice Charlotte et l'infortuné Maximilien. Qu'ils laissent du moins aux restes mortels de Maximilien le temps de se refroidir et à l'Impératrice celui de recouvrer sa santé et sa raison! Mais, dans l'intérêt d'une passion quelconque, se servir de l'un et de l'autre, ou de leurs écrits, ou de leurs paroles, vrais ou prétendus, c'est, suivant nous, manquer de générosité.

Nous cédon au désir d'émettre cette opinion, placés que nous sommes près de Tervueren, où nous savons que la courageuse Impératrice a besoin encore de beaucoup de calme et de patience pour retrouver sa santé et ses forces. Elle est loin encore de les avoir reconquises. Certaines gens invoquent son nom, prétendent se servir ou de ses entretiens les plus secrets, ou de souvenirs qu'elle aurait confiés au papier, mais nullement avec l'idée de les livrer à la publicité. Puis on les commente dans un sens ou dans l'autre, comme si elle était présente pour les démentir ou les interpréter. Avouons qu'il y a dans cette manière d'agir

quelque chose de choquant qu'on a le droit de condamner.

Le *Moniteur Universel* a démenti tous les détails d'un entretien qui aurait eu lieu à Saint-Cloud, en octobre 1866, entre l'Impératrice Charlotte et l'Empereur Napoléon. Ces détails ont été publiés par le capitaine Kératry.

On assure que le ministère a fait son testament et qu'il se dispose à partir. Put-il en être ainsi! Le triumvirat Rogier, Frère et Bara a assez longtemps vécu comme cela!

En présence de l'amélioration constante de l'état sanitaire du bétail, le bureau administratif de la Société Agricole du Brabant va s'occuper sous peu des mesures préliminaires nécessaires pour organiser, au mois de juin prochain, le Concours provincial d'animaux domestiques et l'Exposition internationale d'instruments agricoles, qui n'ont pu avoir lieu jusqu'à ce jour à cause de l'épizootie qui sévissait dans presque tous les pays.

A l'avenir, on bâtera aussi vite à Bruxelles qu'à Paris. On n'a mis que quatre mois pour construire l'*Alcazar royal*, pour lequel il a été employé au delà de deux millions de briques. Il occupe une superficie de mille mètres environ; la salle de spectacle a trente mètres de longueur et quinze de hauteur; elle pourra contenir deux mille spectateurs assis. La scène est parfaitement bien organisée et munie d'un rideau mécanique en fer.

C'en est fait des concerts en plein air. La musique des Guides a clôturé les concerts du *Quinconce*, et elle les a clôturés dignement par une œuvre de charité. De mémoire de Bruxellois, on n'avait jamais vu autant de monde au Parc; aussi les vieillards de l'Hospice de St^e Gertrude se réjouissent-ils de la bonne aubaine.

Les théâtres regorgent tous les soirs de monde. Le *Théâtre de la Monnaie* et celui des *Galerias St-Hudert* attirent surtout la foule. Le *Casino des Galerias* perd un peu de la vogue qu'il avait autrefois. C'est le rendez-vous des petites dames et il n'en manque pas ici. Les modistes et les tailleuses se plaignent amèrement de cet état de choses. Le nombre des ouvrières un peu jolies diminue de jour en jour. On ne sait trop où cela nous conduira. Heureusement qu'on a inventé les machines à coudre; elles suppléent en partie à la pénurie des ouvrières.

Le *Théâtre Royal du Parc* doit ouvrir ses portes prochainement. On le restaure complètement. Ce sera une vraie bonbonnière. Gille Naza, l'artiste que tout Bruxelles chérit et va applaudir chaque fois qu'il veut bien apparaître en public, promet que le théâtre qu'il fait construire à Ixelles sera complètement terminé pour la première quinzaine du mois prochain. On dit le plus grand bien de la petite troupe qu'il a organisé. Nous l'attendons à l'œuvre.

Nous avons appris que les théâtres de Liège et d'Anvers marchent à ravir, cette année. Le petit théâtre construit récemment à Louvain est vraiment charmant. Il fallait aux étudiants de l'Université de cette ville une distraction intellectuelle pour le soir. Aussi peut-on assurer une heureuse réussite à cette entreprise.

Nous fermons notre lettre au premier coup de canon qui nous apprend que les fêtes commencent. Nous aurons soin de vous en parler prochainement.

GEORGES HENRI.

REVUE LITTÉRAIRE.

LE RELIQUAIRE

POÉSIES par M. FRANÇOIS COPPÉE.

Dans le temps où nous sommes, un volume de vers a le double mérite d'être à la fois une œuvre d'art et un trait de courage.

Il faut savoir gré à des hommes de talent comme M. François Coppée de nous ramener de temps à

autre vers l'idéal que nous cublions.

Les barbares, dont l'oreille n'est sensible qu'aux dactyles et aux spondées produits par le tintement des pièces de cent sous, peuvent dédaigner les vers et mépriser un livre comme celui-ci, bien qu'il soit imprimé sur papier de Hollande, en caractères elzéviriens admirables, historié de culs de lampe et décoré d'une eau forte de Flameng.

Tous ces avantages réunis n'obtiennent pas grâce devant l'homme du jour ; il laisse à ces futilités, et court au feuilleton de la Bourse, consulter un horizon financier tout barbouillé de mauvaise encre d'imprimerie, sur papier sale, voir le Sarragosse qui poudroie et l'Ottoman qui verdoie.

En dépit de tout ce que notre siècle a accumulé de prose sur ma tête, malgré les opinions adverses de M. Champfleury, j'aime encore les vers, cette belle langue, la seule qu'aient daigné parler les Dieux ; et j'approuve de tout mon cœur que de bonnes pensées et de beaux sentiments soient exprimés avec les ressources variées de la mélodie, en rimes et en mesure.

Aussi, lorsque sur mon chemin, je vois s'épanouir une de ces rares fleurs de poésie, lorsque sur la table littéraire, trop chargée de smalt et de petit bleu, je vois arriver une coupe de vieux vin, — je cueille l'une et je goûte l'autre *con amore*.

Quant au vin que j'ai dégusté aujourd'hui, c'est du Lecomte de Lisle. — M. François Coppée est un élève de ce maître, et le *Reliquaire* lui est dédié.

Le jeune poète s'est merveilleusement approprié la facture calme et robuste de son modèle. Ses alexandrins ne mourront pas de phthisie ; ils sont charpentés trop vigoureusement pour cela, et ils enjambent la rime avec assurance, sans être gênés par leur lourde armure, leur épée à deux mains et leur casque empanaché.

M. François Coppée affectionne tout particulièrement le moyen âge ; il aime à invoquer ce monde étrange et formidable, fouillis sanglant d'oppressés, de guerriers, de pirates, de moines et de paladins ; il en connaît à fond l'histoire et les mœurs jusque dans leurs moindres détails. Je ne serais pas étonné d'apprendre que sa bibliothèque est celle-là même de Don Quichotte.

Cette tendance au moyen âge, bien que très marquée chez M. Coppée, ne se révèle que par deux morceaux, excellents l'un et l'autre : un sonnet et un poème.

Le sonnet s'appelle le *Fils des Armures* ; il a été reproduit par la plupart des journaux ; le poème est un récit légendaire qui a pour titre : le *Justicier*.

C'est, en réalité, la pièce capitale de l'ouvrage. Je prends la liberté de la recommander aux connaisseurs ; elle dénote un sérieux talent plastique et une science approfondie du vers. Simplicité dans l'expression, relief, vie et mouvement dramatique. Après l'avoir lue, on est séduit et satisfait.

Dans ses pièces de genre, M. Coppée est ciseleur. Sa strophe n'a pas l'insouciance et les libres allures de l'école de Lamartine et de Musset. Elle est moins riche musicalement, mais beaucoup plus colorée. Elle est contenue, et l'émotion, au lieu de déborder à grands flots y est fortement condensée. On la voit pour ainsi dire à travers les angles variés des biseaux et les reflets prismatiques du vase qui l'emprisonne.

Il y a des poètes dont les vers écument et bouillonnent comme le vin des cuves en vendange.

Il en est d'autres qui vous présentent les leurs distillés et concentrés dans une cassolette ciselée et peinte avec amour. Cette poésie là est forte et péné-

trante ; ses parfums, s'incrétant dans la mémoire avec la ténacité des substances volatiles, deviennent ineffaçables.

C'est la différence qui existe entre le son et la couleur ; l'un roule, bondit et s'efface, l'autre se fixe et persiste ; l'un est propre aux passions, affections et aux choses de l'âme ; l'autre aux choses matérielles.

M. Coppée serait un peintre plutôt qu'un musicien.

Deux qualités peu développées chez le poète du *Reliquaire* : l'enthousiasme et la mélancolie. Aussi les sujets tendres sont-ils assez gauchement traités.

M. Coppée n'est vraiment à l'aise qu'en présence de la nature extérieure ; il lui faut le bruit et le désordre des combats, ou bien quelque paysage calme mais accentué, propres à développer ses éminentes qualités plastiques.

L'Horoscope est une délicieuse élégie qui a reçu les honneurs de la traduction allemande ; elle vit aujourd'hui dans la langue de Gœtz de Berlichingen et de Marguerite :

Les deux sœurs étaient là, les bras entrelacés,
Debout devant la vieille aux regards fatigués,
Qui tournait lentement, de ses vieux doigts lassés
Sur un coin de haillon les cartes prophétiques.

Brune et blonde et de plus fraîches comme un matin,
L'une sombre pavot, l'autre blanche anémone,
Celle-ci fleur de mai, celle-là fleur d'automne,
Ensemble elles venaient connaître le destin.

— La vie, hélas ! sera pour toi bien douloureuse,
Dit la vieille à la brune au sombre et fier profil.
Celle-ci demanda : — Du moins m'aimera-t-il ?
Oui. — Vous me trompiez donc. Je serai trop heureuse.

Tu n'auras même pas l'amour d'un autre cœur,
Dit la vieille à l'enfant blanche comme la neige.
Celle-ci demanda : — Moi, du moins, l'aimerai-je ?
Oui. — Que me disiez-vous ? J'aurai trop de bonheur.

A part cette pièce, qui est un petit chef-d'œuvre de grâce et de sentiment, l'élégie ne brille qu'au second rang dans le livre de M. Coppée. Il ne réussit pas mieux dans le mystique.

Par exemple, l'idée de transformer en reliques tous ses rêves défunts, et de faire brûler tout autour ses vers comme des cierges mélat coliques, — d'où le titre de *RELIQUAIRE*, — cette idée là n'a pas dû pousser naturellement dans le cerveau du poète, plein de vigoureuses pensées et de couleurs fortes. On dirait une fleur malade de Baudelaire égarée dans les fleurs des blés.

Il me semble que le genre qui convient le plus au talent robuste et sain de M. François Coppée, c'est la *petite épopée*, que Victor Hugo vient de restaurer avec tant d'éclat dans la littérature moderne par sa *Légende des siècles*. N'y a-t-il pas là un immense avenir pour notre nouvelle génération de poètes ?

La poésie de genre se signale dans ce volume par des pièces telles que : le *Jongleur*, la *Mort du singe*, sobrement, largement, vigoureusement dessinés. — Par moments, on croirait voir des Decamps ; le talent de M. Coppée a quelque an logie avec celui de ce grand peintre. Ce filon mérite aussi d'être exploité.

Je crois qu'il y a un large avenir poétique dans ces cent cinquante pages de vers. Peu de poètes nouveaux ont des qualités aussi sérieuses ; peu savent manier le rythme avec cette élégance et cette fluidité.

M. Coppée, une fois entré dans sa véritable voie, recueillera des succès durables, au moins parmi les lettrés. Il en reste encore, Dieu merci !

Mais pour devenir populaire, ne faut-il pas renoncer au culte exclusif de l'archéologie poétique

dont Lecomte de Lisle a donné l'exemple à trop de jeunes poètes. Il ne pouvait les tuer avec un couteau plus artistement damasquiné. — N'est-il pas indispensable de s'inspirer des idées modernes, et de suspendre sa harpe à l'arbre du Progrès, pour que les souffles nouveaux viennent la faire vibrer ?

A cela, M. Coppée répondra peut-être que le poète n'écrit pas pour la foule, mais pour un petit nombre d'élus. — Les bijoux précieux de l'imagination, au lieu de les prodiguer à tous, il est permis de les réserver pour quelques amis ; le poète peut, à la rigueur, se passer la fantaisie d'être poète en chambre, sublime à domicile. C'est un caprice qui ne lui messied pas.

VICTOR GARIEN.

HYACINTHE GISCARD, Rédacteur-Gérant.

AVIS.

MM. les Actionnaires de la Société Anonyme des Bains de Mer de Monaco et du Cercle des Etrangers sont convoqués en assemblée générale semestrielle le 30 octobre prochain à trois heures de l'après-midi, au siège de la Société à Monaco.

MOUVEMENT DU PORT DE MONACO

Arrivées du 21 au 27 Septembre 1867.

MENTON. b. *Joseph et Marie*, français, c. Fornari, vin
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, m. d.
MENTON. b. *Neptune*, id. c. Bancola, houille
SPEZIA. b. *Etoile d'Italie*, italien, c. Vuggioni, m. d.
NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, sur lest
GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, id.
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, sable
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
ID. id. id. id. m. d.
St-MAXIME. b. *St-Jean-B.*, français, c. Dalois, vin
GOLFE JUAN. b. *Elon*, id. c. Ricord, sable
ID. b. *St-Ange*, id. c. Gabriel, id.
ID. b. *Volonté de Dieu*, id. c. Davin, id.
MARSEILLE. b. *St-Anne*, italien, c. Ayrinalio, engins de pêche
NICE. b. *Daniel*, français, c. Cosso, m. d.
GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, id. c. Giordan, chaux
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, id. c. Gabriel, sable
NICE. b. *Marie*, id. c. Constantin, m. d.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
St-MAXIME. b. *Caroubier*, français, c. Laurenti, vin
ID. b. *St-Michel*, id. c. Palmaro, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
ST-TROPEZ. b. *Assomption*, italien, c. Pisan, vin
ID. b. *Bon Père*, id. c. Sibono, id.
SANREMO. b. *St-Laurent*, id. c. Gazzolo, briques
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, m. d.
VOLTRI. b. *N-D. de l'Eau sainte*, italien, c. Benvenuto, sur lest
LIVOURNE. b. *Jeune Elvire*, id. c. Benza, m. d.
FINALE. h. *St-Martin*, id. c. Saccone, charbon
GOLFE JUAN. b. *Trois amis*, français, c. Castillon, sable
ID. b. *Marie et Claire*, id. c. Julien, id.
BORGHETTO. b. *N-D. de la Miséricorde*, italien, c. Ghirardi, planches
MARSEILLE. b. *Angiolina*, id. c. Ricci, bois

Départs du 21 au 27 Septembre 1867.

NICE. b. v. *Palmaria*, français, c. Questa, sur lest
MENTON. b. *Neptune*, id. c. Bancola, houille
NICE. b. v. *Palmaria*, id. c. Questa, sur lest
MENTON. b. *N-D. de la Miséricorde*, italien, c. Ghirardi, planches
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, sur lest
GOLFE EZA. b. *St-Joseph*, français, c. Giordan, s. lest
FINALE. b. *Antoine Saccone*, italien, c. Saccone, id.
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Gabriel, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
GOLFE JUAN. b. *Eveline*, français, c. Gabriel, id.
NICE. b. v. *Charles III*, national, c. Ricci, id.
ID. id. id. id. id.
ID. id. id. id. id.

UNE INSTITUTRICE brevetée et munie des meilleurs certificats acquis en Suisse, en Hollande et en Angleterre désire donner des leçons de Français, d'Allemand et d'Anglais. Elle est à même d'enseigner les principes de la musique ainsi que toutes les branches de l'instruction, comme : la littérature française et Allemande, la logique du style avec exercices de composition et de correspondance, l'arithmétique le calcul de tête, la géographie, l'histoire, les divers ouvrages d'utilité et d'agrément, etc.

Pour des renseignements plus détaillés on est prié de s'adresser à M^{me} PREISS, rue du Milieu, 14.

CAFÉ DE LA VILLE

(Promenade Saint-Martin)

Bonnes consommations, Salons particuliers, Billard.

CAFÉ RESTAURANT DE STRASBOURG

TABLE D'HÔTE ET CHAMBRES MEUBLÉES.

BIÈRE SUPÉRIEURE EN GROS ET EN DÉTAIL
Cervelas, Choucroûte et Pâté de foie d'oie de Strasbourg.

JAMBOIS,

Route de Menton, en face le Casino.

PORTRAITS & PAYSAGES VUES DU PAYS

chez M^{me} FONTAINE, Photographe à Monaco.

En vente à l'imprimerie du Journal :

MONACO ET SES PRINCES

par HENRI MÉTIVIER.

Deux volumes grand in-8° — Prix : 5 francs.

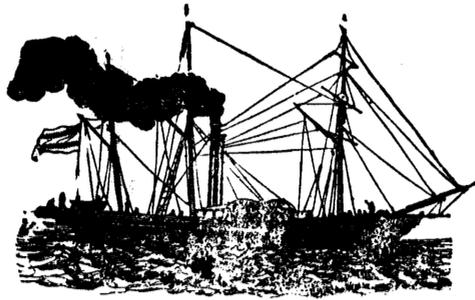
La Sténographie

Par CH. TONDEUR. — Prix : 1 Franc.

VOITURES pour la promenade et voyages. Sangeorges, rue de Lorraine, n° 11 et place du Casino.

VOITURES pour la promenade et voyages. — S'adresser à Henri Crovetto, place du Casino.

CORRESPONDANCE entre Nice & Monaco.



Les heures de départ des bateaux à vapeur sont fixées comme suit :

DÉPARTS DE NICE :

A 11 h. du m. et à 5 h. du soir.

DÉPARTS DE MONACO :

A 1 h. du soir et à 10 h. 1/2 du soir.

Depuis le 1^{er} mai 1867 le service des Omnibus a lieu de la manière suivante :

OMNIBUS ENTRE NICE & MONACO

DÉPART TOUS LES DEUX JOURS.

De Nice à 10 heures du matin ; — de Monaco à 8 heures du matin.

Bureaux : à Nice, boulevard du Pont-Neuf. — A Monaco, place du Palais.

Omnibus entre Monaco & Menton

DÉPARTS DE MONACO :

1^{er} Départ 8 h. du m. — 2^e départ 1 h. du soir.
3^e — 4 h. du soir. — 4^e (du Casino) 10 h. soir.

DÉPARTS DE MENTON :

1^{er} départ 10 h. du matin — 2^e départ 1 h. du soir
3^e — 4 h. 1/2 du soir — 4^e — 7 h. —

Prix des places : fr. 1 50 — à Monaco, place du Palais ; — à Menton au bureau des Messageries Impériales.

M. ALBIN, HORLOGER de Nice, venant le samedi de chaque semaine à Monaco, où il est appelé par les travaux de réparation et de remontage des pendules à l'établissement du Casino, s'empresse d'offrir ses services aux habitants de la Principauté et aux nombreux étrangers qui y séjournent.

M. ALBIN se charge de fournir dans le plus bref délai et aux meilleures conditions, tout ce qui concerne sa partie, ainsi que les objets en orfèvrerie et en bijouterie qu'on aurait à lui demander.

S'adresser pour les réparations et les achats à l'Hôtel de Paris, à Monte Carlo, et au concierge du Casino.

FLEURS DE MONACO

GRANDE VALSE DE CONCERT

PAR EUSÈBE LUCAS

chef d'Orchestre du Casino des Bains de mer de Monaco.

PRIX : 6 FRANCS.

PARIS : { Au Minestrel, 2 bis, rue Vivienne ;
Reugel et Comp., Éditeurs-Libraires.

A Monaco au Vestiaire du Casino et chez l'auteur.

HOTEL D'ANGLETERRE, Avenue de Monte Carlo, près le Casino.

HOTEL DES ÉTRANGERS, tenu par Ange Gaziello. Quartier du Port, à la Condamine.

HOTEL DE FRANCE, rue du Tribunal et rue de Carmes. — Table d'hôte et pension.

CAFÉ ET RESTAURANT tenu par J.-B. BARRIERA. Déjeûners à 2 fr. et Diners à 2 fr. 50. — Pension.

Bains de Mer de Monaco.

SAISON D'ÉTÉ 1867.

La rade de MONACO protégée par ses promontoires est une des plus paisibles de la Méditerranée. La chaleur y est toujours tempérée par les brises de mer. Le fond de la plage, comme celui de TROUVILLE, est garni d'un sable fin d'une exquise souplesse au contact. CABINES élégantes et bien aérées.

BAINS d'EAU DOUCE et BAINS de MER CHAUDS.

Le CASINO de MONTE CARLO, en face de la mer, offre à ses hôtes les mêmes distractions et agréments que les établissements des bords du Rhin, WIESBADEN et HOMBURG. — NOUVELLES SALLES DE CONVERSATION et de BAL. — CABINET de LECTURE, où se trouvent toutes les publications Françaises et Étrangères. — CONCERT l'après-midi et le soir. Orchestre d'élite.

Le TRENTE-ET-QUARANTE se joue avec le DEMI-REFAIT, et la ROULETTE avec UN SEUL ZÉRO.

GRAND HOTEL DE PARIS, à côté du CASINO. Cet Hôtel, l'un des plus somptueux et des plus confortables du littoral de la Méditerranée, a été considérablement agrandi cette année. BEAUX APPARTEMENTS. Magnifique SALLE A MANGER. SALON de RESTAURANT et CAFÉ. CABINETS PARTICULIERS. — CUISINE FRANÇAISE.

La ville et la campagne de MONACO renferment des HOTELS, des MAISONS PARTICULIÈRES et des VILLAS, où les familles étrangères trouvent des logements à des prix modérés. — STATION TÉLÉGRAPHIQUE.

Le nouveau et superbe bateau à vapeur le CHARLES III, fait le service des Voyageurs entre NICE et MONACO plusieurs fois par jour en trois quarts d'heure.

On se rend de PARIS à MONACO par le chemin de fer de la Méditerranée en vingt-trois heures ; de LYON en seize heures ; de MARSEILLE en six heures.